

arche, haute de 30 pieds, supportant une couronne de baron. Cette arche était drapée de banderoles noires, jaunes et blanches. Sur la rue Ste. Catherine, nous avons remarqué de beaux ornements. Chez M. Ed. Sénécal, menuisier, toutes les fenêtres étaient ornées de jaune et de noir. Au-dessus de la porte, on lisait les inscriptions "Mieux vaut un beau nom qu'une brillante fortune," et "Religion, Dévouement, Patrie." Chez M. le Dr. Grenier, nous avons lu la devise de Sir George, "franc et sans dol," écrite en grosses lettres et entourée de crêpe.

Le cortège fut ébrié descendit ensuite la rue St. Laurent. Ici encore, comme ailleurs, les ornements de deuil n'avaient pas été épargnés. MM. Pierre Lamy, Marceau, Edouard Desrochers, M. Lamarre et plusieurs autres marchands de cette rue, dont nous oublions les noms, et M. le colonel Beaudry, avaient fait tout en leur pouvoir pour orner leurs maisons.

Puis, prenant la rue Craig, où il avait aussi des ornements, la procession on se rendit à l'église Notre-Dame, en passant par la Place d'Armes. Les corps de musique jouaient, en alternant, des marches funèbres et la foule, comptant au-delà de 100,000 personnes fut obligée de se diviser, une partie seulement pouvant entrer dans l'église.

Le corps fut placé sur le catafalque et tout le monde se rendit à sa place.

Ce travail était des plus imposants. La base est carrée et mesure quatorze pieds de long, huit pieds de large et environ six pieds de hauteur. Cette partie est couverte de papier imitant diverses sortes de marbre. Les côtés sont en imitation de porphyre et les extrémités en imitation de marbre de Paros. Ce piédestal est surmonté d'une arcade surbaissée. Une immense quantité de cierges couronnait le monument.

A chaque coin étaient de splendides lustres. Autour du monument sont les inscriptions "Homme sincère," "Homme distingué," "l'Ami de son pays," "Homme ferme," "Homme droit."

Cinq cents cierges ont été brûlés sur le catafalque. Le dôme est recouvert de papier imitant parfaitement le marbre rose. Il y a vingt clochetons en imitation de marbre de Paros. Le pinacle est surmonté de fleurs sculptées dans le style du XVe siècle.

Au-dessus du monument commençait une tour de trois étages flanqués de colonnettes supportant un clocher qui allait faire briller une magnifique croix dorée à 40 pieds au-dessus du sol. Sur chaque tour elle était des bustes funéraires, des figures de tristesse admirablement drapées.

Vis-à-vis du mausolée, du côté de l'autel, était placée une splendide bannière de soie bleue, semée de larmes d'argent. A milieu du travail était un castor sur un foud d'argent, entouré de feuilles d'étable vertes, rouges et argent. Sur cette bannière étaient inscrits les vers :

Rien n'est cher au guerrier comme un drapeau sans tache ;
A son ombre, il est beau de vaincre ou de périr ;
Le désertir, jamais ! c'est le propre du lâche ;
George pour son amour, sut vivre et sut mourir.

Ces vers sont dus à M. l'abbé Chabert.
En arrière du catafalque était un buste de Jacques-Cartier voilé de crêpe.

Le service fut chanté par Mgr. Fabre, évêque de Gratianopolis, assisté par M. le grand-vicaire Cazeau et par MM. Chs. Lenoir, comme diacre, et Jos. T. Parent, comme sous-diacre ; M. l'abbé Valois était le maître de cérémonies.

Il y avait à l'orgue un chœur de 300 voix sous la direction habile de M. Desrochers, professeur de chant. L'effet produit par ces 300 voix qu'accompagnaient les tons puissants de l'orgue et un orchestre, était saisissant.

L'église Notre-D me pour la première fois était véritablement en deuil et ornée, comme elle doit l'être, en pareille circonstance. Les fenêtres étaient voilées de noir et l'église n'était éclairée que par la lumière des cierges. Le coup d'œil était vraiment beau.

Après le service funèbre, la procession se reforma et se dirigea vers le cimetière. Une fosse avait été creusée dans l'un des endroits les plus élevés du cimetière. C'est là qu'un monument doit être érigé par le gouvernement à la mémoire du défunt. Tout le monde s'attendait qu'il y aurait des discours sur la tombe, et un grand nombre s'étaient rendus au cimetière pour les entendre, mais personne ne parla.

Il n'y eut pas d'oraison funèbre non plus suivant les ordres de Mgr. Bourget.

Les maréchaux du jour étaient MM. Beaubien, O'Brien, DeBellefeuille, N. Beaudry, A. P. Dorion, Bulmer, Loftus, Joseph, Drolet et Bury.

Les porteurs des coins du poêle étaient les honorables messieurs Howland, lieutenant-gouverneur, Ontario ; juge Sicotte, Hon Ryan, Letellier de St. Just, Ferrier, juge Polette, Dorion, juge Meredith, Archangeault, Sir Belleau, Sir Hincks et Sir Galt.

Ministres présents :—Sir John A. Macdonald, Phon. M. Langevin, Phon. M. Tilley, Phon. M. Robitaille, Phon. M. Atkins, Phon. M. Campbell et Phon. M. Mitchell.

Disons en deux mots que les choses ont été magnifiquement faites. Mais il est évident que les citoyens comptant sur le gouvernement, avaient trop laissé à ses charges et à son initiative. On a remarqué aussi que les Anglais ont peu figuré dans la démonstration, très-peu parmi eux avaient décoré leurs maisons ou leurs magasins.

Pourtant, ils devaient bien quelque chose à Sir George qui a tant fait pour leur être agréable, que beaucoup de ses compatriotes lui reprochaient d'être trop anglais. C'est un enseignement.

L. O. D.

DERNIERS MOMENTS DE SIR GEORGE CARTIER.

On lit dans la *Minerve* :

Nous empruntons à une lettre adressée par une des filles de Sir George à un des membres de la famille quelques détails sur ses derniers moments. Cette lettre est d'autant plus touchante qu'elle n'était pas destinée à la publicité :

Londres, 22 mai.

..... Mon pauvre père est mort, avant hier au matin, à six heures. Il est mort en chrétien, et malgré les atroces souffrances qu'il avait endurées depuis trois jours, sa fin a été presque douce. Nous n'avions aucune raison de croire le terrible moment si près ; depuis quelques jours il était indisposé et le médecin nous faisait croire que c'était des douleurs rhumatismales. Lundi nous avons réuni autour de son lit toutes les sommités médicales que Londres possède. Leur avis était que le danger était grand, mais pas imminent ; et ils ont tous été fort étonnés d'apprendre sa mort mardi, lorsqu'ils comptaient revenir le voir

à neuf heures, au moment où il y avait déjà trois heures qu'il était mort.

Il a enduré son mal avec son courage ordinaire et une patience angélique. Quand maman lui demandait s'il souffrait beaucoup, il répondait : il ne faut pas que je me plaigne. Son intelligence ne l'a pas quitté un instant, et il nous reconnaissait tous si bien qu'il ne se trompait jamais en parlant français à nous, et anglais à son domestique et aux autres personnes. Dites à ses amis du Canada qu'il a aimé son pays jusqu'à la fin, qu'il ne désirait qu'y retourner ; deux jours avant sa mort il s'est fait lire tous les journaux canadiens. Ses ennemis même ne lui refuseront pas, j'espère, d'avoir aimé avant tout son pays.

Maman est si fatiguée, si brisée, que nous comptons lui faire passer quelques jours à Citry, avant d'entreprendre un voyage sur mer. Ici les gens se montrent très bien pour nous, mais il nous est pénible de vivre dans cette maison si pleine de son souvenir. Madame Gauthier nous a été d'un très grand secours, et les gens de la maison où nous demeurons ont été excellents ; mais je crois qu'après de notre bonne tante Bossange, maman se sentira plus consolée.

Ce matin, les journaux de Londres sont pleins de l'éloge de mon père ; car même ici, où souvent les hommes intelligents vivent et meurent obscurément, dans cette vieille Angleterre, si hautaine et si fière, les plus grands hommes le traitaient comme leur égal et rendaient justice à ses incontestables qualités.

Veuillez être notre interprète auprès de toutes les bonnes religieuses dont il a été le protecteur, afin de leur demander le secours de leurs prières pour celui qui n'est plus, et pour la veuve et les orphelins qu'il a laissés sur la terre.....

Un correspondant, à Londres, donne au *Morning Chronicle* d'intéressant détails sur les derniers jours de Sir G. E. Cartier :

Sir George visita le Bureau colonial, mardi matin, le 13 du mois ; assis ; il s'y rendit à pied. Il revint chez lui vers trois heures de l'après-midi, ne se sentant pas bien ; il se coucha sur un canapé, et y dormit une heure environ. Quand il s'éveilla, il éprouva de fortes douleurs dans l'estomac ; il se déshabilla et se mit au lit. Vers 11 heures de la soirée, il éprouva du soulagement et se remit, mais lentement, pendant le reste de la journée du lendemain, mercredi jusqu'à deux heures de l'après-midi. Jeudi matin, les douleurs revinrent avec plus d'intensité.

Pendant plusieurs jours, Sir George éprouva de grandes souffrances et n'obtint du soulagement qu'après l'arrivée de son médecin, le Dr. Johnston, qui l'avait traité depuis son arrivée en Angleterre. Une amélioration sensible eut lieu alors, et continua jusqu'à dimanche matin, le 18 du présent mois, où son état empira, le laissant dans une grande faiblesse, toute la journée. A partir de ce jour, Sir George continua à baisser jusqu'à mardi matin, à 6 heures où il rendit le dernier soupir. Lundi après-midi, Sir Thomas Watson eut une consultation avec le Dr. Johnston et à 9 heures le même soir, le Dr. Borroughs fut appelé, et une autre consultation eut lieu, après quoi, ils déclarèrent que la guérison était impossible.

Bien que le ministre fut très-faible et enduré de grandes douleurs à la poitrine et dans l'estomac, il avait confiance. Ses nombreux amis apprendront avec bonheur qu'il a conservé sa présence d'esprit jusqu'à la fin. Quelques instants avant sa mort, un prêtre fut appelé à son chevet et lui administra les derniers sacrements. Lady Cartier et les Diles Cartier étaient présentes. Le corps du défunt partira, le 29, d'Angleterre, sous la charge de M. Vincent, son maître d'hôtel, et, par une coïncidence bien remarquable, il avait fait tous ses préparatifs pour partir avec sa famille, le jour même, et dans le même vapeur.

Sir George était l'ami intime du Prince de Galles, et a eu l'honneur de passer une après-midi, un dimanche, avec le Prince et la Princesse, à leur résidence privée, quelque temps avant le départ du Prince pour Vienne. Il était alors dans un état de santé excellent, et joua comme un écolier avec les enfants.

Le Rév. M. Harkin, de Saint-Colomb de Sillery, a fait une visite à Sir George quelques jours avant sa mort.

LE FERMIER ET L'AVOCAT.

Un jour, un fermier, nommé Bernard, étant venu à Montréal pour certain marché, pensa, une fois ses affaires terminées, qu'il lui restait quelques heures de loisir, et qu'il ferait bien de les employer à consulter un avocat. On lui avait souvent parlé d'un homme dont la réputation était si grande que l'on croyait un procès gagné lorsqu'on pouvait s'appuyer de son opinion. Le paysan demanda son adresse, et se rendit chez lui.

Les clients étaient nombreux, et Bernard dut attendre longtemps ; enfin son tour arriva, et il fut introduit. L'homme de loi lui fit signe de s'asseoir, posa ses lunettes sur le bureau et lui demanda ce qui l'amena.

—Là, monsieur l'avocat, dit le fermier, en tournant son chapeau. J'ai entendu dire tant de bien de vous que comme on était rendu à Montréal, j'ai voulu venir vous consulter, afin de profiter de l'occasion.

—Je vous remercie de votre confiance, mon cher ami, mais vous avez sans doute quelque procès ?

—Des procès ? par exemple ! je les ai en abomination, et jamais Pierre Bernard n'a eu de mauvaises raisons avec personne.

—Alors c'est une liquidation, un partage de famille ?

—Pardonnez-moi, monsieur l'avocat, ma famille et moi nous n'avons jamais eu à faire de partage, vu que nous mangeons au même plat.

—Il s'agit donc de quelque contrat d'achat ou de vente ?

—Ah bien oui ! on n'est pas assez riche, nous autres, pour acheter, ni assez pauvre pour revendre.

—Mais enfin que voulez-vous de moi ? demanda le juriconsulte étonné.

—En bien ! je vous l'ai dit, monsieur l'avocat, reprit Bernard avec un gros rire embarrassé, je veux une consultation écrite... pour mon argent, comme de raison... à cause que je suis rendu à Montréal et qu'il faut profiter des occasions.

L'avocat sourit, prit une plume, et demanda au campagnard son nom.

—Pierre Bernard, répondit celui-ci, heureux qu'on l'eut compris.

—Votre âge ?

—Quarante ans, le 16 du mois qui vient.

—Votre profession ?

—Ma profession ?... Oh ! oui, quoi est-ce que c'est que je fais ?... Je suis d'un habitant.

—L'avocat écrivit deux lignes, plia le papier et le remit à son étrange client.

—C'est déjà fini ? s'écria Bernard ; eh bien ! à la bonne heure ; on n'a pas le temps de moisir. Comment est-ce que c'est, monsieur l'avocat ?

—Une piastre.

Bernard paya sans réclamation, salua du pied et sortit en chantant d'avoir profité de l'occasion.

Lorsqu'il arriva chez lui, il était déjà quatre heures ; la route l'avait fatigué, et il entra à la maison, bien résolu à se reposer.

Cependant ses foins étaient coupés depuis plusieurs jours et complètement fanés ; un des gars vint demander s'il fallait les rentrer.

—Ce soir ! interrompit la fermière qui venait de rejoindre son mari, ce serait grand péché de se mettre à l'ouvrage si tard, tandis que demain on pourra les ramasser sans se gêner.

Le garçon objecta que le temps pouvait changer, que les attelages étaient prêts et les bras sans emploi.

La fermière répondit que le vent se trouvait bien placé, et que si l'on commençait la nuit viendrait tout interrompre.

Bernard, qui écoutait les deux plaideurs, ne savait à quoi se décider, lorsqu'il se rappela tout-à-coup le papier de l'avocat de Montréal.

—Arrêtez ! s'écria-t-il, j'ai là une consultation écrite, c'est d'un fameux et elle m'a coûté une piastre : ça doit nous tirer d'embarras. Voyons Thérèse, dis-nous ce qu'elle chante, toi qui es t'instruite et qui lis toutes les écritures.

La fermière prit le papier et lut en hésitant, ces deux lignes :

PIERRE BERNARD, NE REMETTEZ JAMAIS AU LENDEMAIN CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE LE JOUR MÊME.

—Il y a cela ! s'écria le fermier, frappé de l'à-propos, alors, vite les chars, les créatures et les gars, et rentrons le foin !

Sa femme voulut encore essayer quelques objections ; mais il déclara qu'on n'achetait pas une consultation une piastre pour n'en rien faire, et qu'il fallait suivre l'avis de l'avocat. Lui-même donna l'exemple, en se mettant à la tête des travailleurs et en ne rentrant qu'après avoir ramassé tous ses foins.

L'événement sembla vouloir prouver la sagesse de sa conduite, car le temps changea pendant la nuit, un orage imprévu éclata sur la vallée, et, le lendemain, quand le jour parut, on aperçut la Rivière des Prairies débordée qui entraînait les foins récemment coupés. La récolte de tous les fermiers voisins fut complètement anéantie : Bernard seul n'avait rien perdu.

Cette première expérience lui donna une telle foi dans la consultation de l'avocat, qu'à partir de ce jour il l'adopta pour règle de conduite et qu'il devint, grâce à son ordre et à sa diligence, un des plus riches fermiers du pays. Il n'oublia jamais, du reste, le service que lui avait rendu un véritable bienfaiteur : il lui apportait tous les ans, par reconnaissance, une couple de ses plus beaux produits, et il avait coutume de dire à ses voisins, lorsqu'on parlait des hommes de loi, qu'après les commandements de Dieu et de l'Eglise, ce qu'il y avait de plus profitable, c'était la consultation d'un bon avocat." XXX.

ENTREVUE DU PAPE ET DU PRINCE DE GALLES.

Nous avons déjà parlé de l'entrevue du Pape avec le prince de Galles. Nos lecteurs liront avec intérêt le récit circonstancié de cette entrevue.

"Rien ne fut plus aimable et plus cordial que la réception du Pape ; rien de plus profondément respectueux que l'attitude du prince et de la princesse.

"La princesse portait une robe bleu foncé d'une simplicité remarquable, comme pour rendre hommage aux sentiments de Sa Sainteté qui est bien connue pour détester les toilettes éclatantes chez les femmes. Le prince était en habit noir avec des gants violets. Le Pape, comme d'habitude, avait une soutane blanche avec une calotte de soie sur le derrière de la tête. Le contraste était frappant, entre le placide et vénérable vieillard à la fin de sa carrière, et le beau jeune couple ayant à peine dépassé le seuil de la vie. Il n'y a probablement pas en Europe deux hommes qui aient plus le don de la conversation que le Pape et le prince de Galles, deux hommes qui soient, avec moins de prétention, plus complètement au fait de ce qui se passe et se dit dans les cours des Etats du continent. Ils paraissent charmés l'un et l'autre, et la princesse de Galles, dont les regards allaient alternativement de la physionomie bienveillante du vieillard à la figure animée de son mari, avait souvent les yeux remplis de larmes.

"Le Pape engagea la conversation en exprimant la plus haute admiration pour le caractère public et privé de la reine d'Angleterre, et avec un sourire expressif dans lequel perceait une légère pointe d'ironie italienne, il fit ses remerciements à ceux des ministres anglais qui plus d'une fois lui avaient offert, au nom de la reine, un asile sur le territoire britannique. "Vous le voyez, prince, je n'ai pas quitté Rome aussitôt que "quelques-uns de vos hommes d'Etat le pensaient."

"Il fit ensuite allusion à sa situation présente et ajouta : "Dans ma condition, je suis probablement beaucoup plus heureux que quelques-uns de ceux qui se croient plus maîtres à Rome que moi-même. Je n'ai pas de crainte pour ma dynastie. Savez-vous, prince, qui a charge de ma dynastie ? C'est Dieu. Il a charge aussi de ma succession et de ma famille. Et savez-vous qui elles sont ? L'Eglise. Je puis parler sans offense au prince de Galles de l'instabilité des maisons royales. La vôtre est profondément ancrée dans les affections d'un peuple sage.

"Je suis heureux, répondit le prince avec un sourire marqué, que Votre Sainteté ait si bonne opinion de notre peuple." Le Pape reprit aussitôt : "Ah oui ! je respecte le peuple anglais, parce qu'il est plus réellement religieux dans le cœur et dans la conduite que beaucoup qui se disent catholiques ; lorsque quelque jour il reviendra au bercail, avec quelle joie nous souhaiterons la bienvenue à ce troupeau qui est égaré, mais non pas perdu."

"Le prince et la princesse sourirent et secouèrent légèrement la tête. "Ah, mes enfants ! reprit le Pape, l'avenir réserve toujours au monde d'étranges surprises. Qui, il y a deux ans, aurait imaginé que nous verrions une armée prussienne en France ? Je puis dire que vos plus fortes têtes s'attendaient mille fois plutôt à trouver le Pape à Malte que l'empereur Napoléon III à Londres. Et moi aussi, vous le voyez, je suis dépouillé de mes États, c'est vrai ; mais Dieu qui momentanément retire les biens de ce monde peut aussi les rendre au centuple. La dynastie du chef de l'Eglise est-elle moins en